

Avant-propos

En 1857 Adolphe Thibaudeau écrivait dans la « Lettre à l'auteur sur la Curiosité » faisant office de préface au *Tresor de la Curiosité* de Charles Blanc : « L'histoire des peintres se complète par celle des curieux et les catalogues de leurs cabinets doivent être recherchés comme des mémoires¹. » Il ouvrait ainsi un vaste et nouveau champ d'intérêt pour l'histoire des collections dont Edmond Bonnaffé allait tirer un premier bilan en 1884². Qu'en est-il cent trente-cinq ans après ? La situation est aujourd'hui bien différente ; au point que l'on écrit fréquemment que l'histoire des collections est à la mode. De fait, on ne compte plus les ouvrages ou articles, les journées d'étude ou colloques abordant sous un angle ou un autre le phénomène culturel du « collectionnisme ». Doit-on pour autant considérer que tout a été dit, écrit, et pensé sur le sujet ? Certes non, d'autant que l'histoire du « collectionnisme » et de ses acteurs s'est considérablement enrichie, diversifiée, voire profondément renouvelée au contact de l'histoire culturelle, des *material culture studies*, de l'histoire quantitative, comme de l'histoire sociale. Les apports de ces disciplines et de leurs méthodes sont appelés à conduire à une nécessaire inflexion de l'interprétation. Est-ce à dire pour autant « que les instruments actuels issus de ces disciplines et les comportements d'aujourd'hui peuvent aider à comprendre et à interpréter ceux des hommes des Lumières³ » ? Rien n'est moins sûr, car pour reprendre l'expression de Gérard Simon s'interrogeant sur la meilleure méthode pour concevoir une histoire des sciences : « partir du présent pour aller en chercher la genèse dans le passé n'est pas sans risques⁴ ». Même si l'étude du « collectionnisme » relève cependant au premier chef du champ de l'histoire des pratiques sociales et culturelles, jusqu'à présent, les approches du phénomène ont été variées en commençant par les études de cas qui visent à restituer la démarche d'un collection-

neur⁵, jusqu'aux travaux envisageant les formes, les enjeux, les pratiques et les fonctions privilégiant l'étude des usages sociaux et intellectuels des collections ouvrant sur la question aujourd'hui à la mode des sociabilités savantes et artistiques⁶. D'autres travaux ont envisagé l'histoire de l'espace matériel des pratiques (typologie des lieux de collection, dispositif de présentation⁷, d'ordonnancement, de classement), celle des modalités de la collecte, ou bien encore les finalités de la collection. Cependant, rétrospectivement, la bibliographie pléthorique consacrée à l'histoire du « collectionnisme » devenue aujourd'hui un véritable objet de l'histoire de l'art, si elle révèle une indéniable dynamique, montre également que celle-ci est extrêmement variable et inégale selon les périodes, les aires géographiques et les domaines de la collection. Au sein de cette production, les cabinets de curiosités de la Renaissance et post-Renaissance sont de loin ceux qui ont suscité le plus grand intérêt de la part de la communauté scientifique⁸. Remarquablement étudiée pour la France du Grand Siècle, par Antoine Schnapper⁹, auquel nous devons notre intérêt pour l'histoire de ces passeurs singuliers que sont les collectionneurs, la culture de la curiosité entendue dans son sens large et non pas limitée aux seuls objets des sciences naturelles, n'a pas fait à ce jour, l'objet d'une étude similaire pour la France des Lumières. En dépit de nombreux travaux, la période n'a jusqu'à présent vu naître aucune tentative de synthèse dans le champ français, la spécialisation ou la monographie demeurant la norme de l'historiographie nationale, si l'on excepte la riche et stimulante étude de Krzysztof Pomian : *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise : XVI^e-XVIII^e siècle*, véritablement pionnière visant à esquisser – ce sont ses propres termes –, une théorie générale de la collection en tant que fait anthropologique, et qui a marqué à ce titre plusieurs générations de chercheurs¹⁰. Cet auteur

limite toutefois son étude à deux champs de la collection, les médailles et l'histoire naturelle et les résultats obtenus reposent sur l'analyse des seuls cabinets parisiens, laissant de côté le dynamisme provincial en la matière. Aussi, bien que précieuse, une telle étude devrait être complétée par des approches régionales du sujet qui font à ce jour grandement défaut, si l'on excepte les curieux méridionaux aujourd'hui bien étudiés¹¹. Il manque en effet pour la France, des études comparables à celles de nos collègues anglo-saxons tels Arthur Mac-Gregor avec son ouvrage *Curiosity and Enlightenment* (Yale, 2007) qui embrasse cependant un champ chronologique et géographique plus large que celui que nous proposons ici, mais auquel nous sommes redevenables, pour la perspective générale et foisonnante qu'il offre. Il en est de même du stimulant collectif *Enlightenment. Discovering the world in the Eighteenth Century*, publié sous la direction de Kim Sloan destiné à accompagner l'ouverture de « The Enlightenment Gallery » dans la King's Gallery du British Museum, réalisation exemplaire qui rend compte de l'évolution des goûts et des intérêts des collectionneurs britanniques au XVIII^e siècle. Ces deux ouvrages ont à nos yeux le grand mérite de proposer une vision globalisante du phénomène de la collection qui était, il ne faut jamais l'oublier, précisément celle de l'homme des Lumières, souvent éclectique dans ses goûts, européen et mondialiste avant l'heure. C'est dans cette perspective que nous entendons nous situer avec le présent ouvrage.

Il faut avoir conscience que nous ne saissons pour l'heure qu'une infime partie de ce fascinant phénomène culturel et scientifique qu'est l'histoire des collections privées françaises au XVIII^e siècle, et que son ampleur comme sa portée réelle, nous échappent en grande partie. De ce fait, comme l'écrit Daniel Roche : « Comme le font les ethnologues pour des sociétés plus sauvages, c'est une exploration qui reste à mener jusqu'à notre temps pour comprendre les héritages, pour souligner les ruptures qui marquent le mouvement des valeurs intellectuelles ou artistiques, le lien entre la pensée plastique et les créations intellectuelles¹². » Or les études consacrées au « collectionnisme » français du XVIII^e siècle si elles sont incontestablement nombreuses sont de portée et d'importance très variables. Elles révèlent également de grandes inégalités de traitement en fonction des différents domaines du « collectionnisme ». Certains champs de la curiosité ont déjà été remarquablement étudiés telles que les collections naturalistes¹³, qui ont suscité les travaux devenus classiques de E. Lamy (1930) et de Y. Laissus (1964) ainsi que le récent collectif consacré à Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville¹⁴, sans oublier les études réalisées dans le cadre des publications scientifiques du Muséum d'histoire naturelle, par Bertrand Daugeron (*Collections naturalistes entre*

science et empires 1763-1804, 2009) et Pierre-Yves Lacour (*La République naturaliste. Collections d'histoire naturelle & révolution française (1789-1804)*, 2014). Elles concernent toutefois principalement l'extrême fin du siècle mais ouvrent par la richesse de leurs questionnements des thématiques valables pour l'ensemble de la période. Mentionnons encore les travaux de Nathalie Vuillemin qui portent sur la seconde moitié du siècle, mais qui s'inscrivent cependant dans une autre perspective, celle de l'étude des enjeux de la représentation de la nature dans l'histoire naturelle du XVIII^e siècle¹⁵. Par ailleurs, des études françaises, ou le plus souvent anglo-saxonnes ont isolé des champs précis dans l'histoire des cabinets naturalistes, tel que le goût marqué pour les coquilles¹⁶. Mais il manque à ce jour dans le champ français des études monographiques telle que celle consacrée au naturaliste anglais James Sowerby¹⁷. De même, la numismatique des Lumières a trouvé ses historiens éclairés en Krzysztof Pomian, Thierry Sarmant, Jean Guillemain et Marie Veillon qui ont profondément renouvelé notre connaissance du sujet¹⁸. Un autre domaine est bien cerné aujourd'hui, celui du « collectionnisme » de porcelaines¹⁹. À l'opposé, certains champs ont été longtemps laissés en jachère, ou tout au moins sous-étudiés sous l'angle qui nous intéresse. Encore récemment un groupe de spécialistes, soulignait combien « il est regrettable qu'en général la part de la sculpture soit souvent ignorée » dans l'histoire des collections²⁰. Il en est de même des collections graphiques²¹, la démarche monographique ayant prédominé en France dans le champ du « collectionnisme » de dessin²², à la différence de l'étude de Michiel C. Plomp consacrée aux collectionneurs hollandais²³. Toutefois, ces études aussi importantes soient-elles ne concernent pour la plupart que les collections passées dans le domaine public. Elles n'ont pas pour autant généré une étude d'ensemble mettant en évidence la place majeure occupée par la France dans l'histoire du « collectionnisme » d'art graphique. De même, les cabinets d'estampes demeurent singulièrement peu étudiés, voire un domaine « encore à peu près vierge », comme le soulignait en 2005, Barthélémy Jobert²⁴. À cela il y a selon cet auteur plusieurs raisons inhérentes à l'objet d'étude lui-même, à sa nature et à ses caractéristiques d'objet multiple. Ajoutons à cela le fait que « la collection d'estampes est très souvent considérable en nombre, de l'ordre du millier », ce qui rend l'analyse d'une telle masse à la fois difficile et de ce fait décourageante.

LE DYNAMISME DES COLLECTIONS PARTICULIÈRES AU XVIII^E SIÈCLE

■ Dans une *Lettre sur l'amour & la connaissance des Beaux-Arts* de 1739 visant à contribuer à « faire naître aux honnêtes

Gens, [...] quelque sensibilité & quelque goût pour la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, les Estampes, les Tapisseries, &c... » et à en faire des « curieux, amateurs des belles choses », son auteur anonyme écrit qu’« il n'y a point de sujet & d'entretien qui se présente, plus fréquemment que celui-ci, car on ne sçauroit entrer dans aucun appartement où il n'y ait au moins des Tableaux ou Estampes, sans parler des Bronzes, Figures de marbre, ornement de cheminées, Tapisseries [...], & ces sortes d'entretiens sont d'autant plus agréables, que les choses dont on parle sont sous les yeux de l'Assemblée²⁵ ». Même s'il ne s'applique pas précisément au monde des collectionneurs, ce texte donne le ton d'une époque où l'art sous toutes ses formes est partout présent. Le XVIII^e siècle fut le « Grand Siècle » des collectionneurs. Jamais peut-être la diaspora curieuse pour employer la terminologie du siècle, n'a été plus peuplée qu'au XVIII^e siècle. Gault de Saint-Germain (1754-1842) qui vécut cette période faste n'écrivit-il pas que : « Le dix-huitième siècle a été très fertile en amateurs dont les collections ont joui, à juste titre de la plus grande renommée, par l'excellence des tableaux et autres objets de haute curiosité qu'elles renfermaient, comme par le goût et les connaissances de leurs propriétaires²⁶. » Pomian a estimé à sept cent vingt-trois le nombre des cabinets de collectionneurs au XVIII^e siècle à Paris, toutes catégories confondues, dont quatre cent soixante-sept pour la seule période 1750-1790²⁷. Cette dynamique est le reflet du temps. Si depuis quelques années de nombreuses études ont permis de mieux cerner les contours de cette « nation » curieuse, elles ont été le plus souvent consacrées à d'éminents collectionneurs (Jean de Jullienne, le prince de Conti, le duc de Choiseul, Randon de Boisset...) et trop souvent limitées aux seuls cabinets parisiens²⁸. C'est oublier que la province ne fut pas à l'écart de ce mouvement, bien au contraire. Dès 1871, Gaston Boissier écrivait à propos d'une figure éminente de la « République des curieux » du XVIII^e siècle, le naturaliste et antiquaire nîmois Jean-François Séguier que : « La correspondance de Séguier est pleine de gens tout à fait inconnus qui, dans des villes ignorées, s'occupent avec ardeur de botanique, d'épigraphie, de médailles, de physique²⁹... », la plupart d'entre eux formant un cabinet plus ou moins important. De fait, bien qu'occupant une place centrale et dominante en ce domaine, la capitale ne saurait résumer cette histoire comme le montrent quelques exemples provinciaux connus et étudiés de longue date, Esprit Calvet en Avignon, Thomas-Aignan Desfriches à Orléans, le baron de Saint-Victor à Rouen, le président de Robien à Rennes, Jean-François Séguier à Nîmes, etc. Hormis ces rares cas, la pratique de la collection dans les

cercles provinciaux a été en revanche trop négligée par l'histoire graphie récente. Seule la Provence a suscité d'importants travaux, notamment ceux d'Odile Cavalier³⁰. Aussi, la dimension provinciale de la pratique de la collection demeure largement sous-évaluée, car mal connue. Il reste donc beaucoup à faire en ce domaine. Pour les différentes raisons que nous venons d'évoquer, le chantier reste largement en friche pour le XVIII^e siècle.

LES CHAMPS DE LA COLLECTION : DES TERRES IMMENSES ET FERTILES À DÉFRICHER

■ Pourquoi envisager la pratique de la collection dans sa globalité ? Pourquoi envisager dans un même volume l'intérêt pour les cabinets naturalistes et les collections à caractère artistique, deux domaines généralement dissociés³¹ ? À cela il y a une réponse simple que formulait Yves Laissus en 1964, à propos des cabinets d'histoire naturelle : « Les distinctions que nous faisons aujourd'hui sont artificielles : les cabinets étaient rarement spécialisés et leur contenu ressortissait presque toujours non seulement à la physique, à la chimie et aux sciences naturelles, mais aussi à l'anatomie, à l'art et souvent même à l'archéologie³². » Il s'agit d'un parti que nous entendons justifier en faisant précisément référence à la structure même des cabinets du XVIII^e siècle, terme que nous préférons à celui de collection, même si nous serons amenés à l'utiliser fréquemment³³. Il n'est pas rare alors de rencontrer ces deux domaines réunis chez un même « curieux ». Il s'agit même d'une tendance assez répandue, voire relativement courante qu'illustrent bien les mots de Diderot à propos de Randon de Boisset : « Il est très instruit ; il aime les sciences, les lettres et les arts. Il a un très beau cabinet de peintures, des statues, des vases, des porcelaines et des livres³⁴. » Si le fait de réaliser une partition entre collections d'histoire naturelle, de médailles et d'objets d'art, peut paraître satisfaisant sur le plan de l'intellect, à une époque de spécialisation à outrance de nos disciplines, nous demeurons persuadés que ce serait aller à l'encontre de cet esprit d'ouverture à différentes catégories d'objets et domaines des arts et des sciences telle que la pratiquait l'homme du XVIII^e siècle et qui sont autant de reflets des conditions non plus seulement culturelles et scientifiques, mais également sociales et matérielles dans lesquelles ces intérêts se développent alors. Car, précisément la première caractéristique du temps est la non-spécialisation des collections qui réunissent très souvent productions naturelles, antiquités et objets d'art les plus divers.

Aussi, envisager une étude de la pratique de la collection au XVIII^e siècle sans s'orienter vers une approche globale du phénomène serait assurément dénaturer l'objet même

de l'étude. Au XVIII^e siècle, la diversité des cabinets était en effet aussi grande que celle des collectionneurs eux-mêmes : elle allait des collections artistiques aux collections d'antiques et d'histoire naturelle, des médailles aux cabinets d'arts graphiques. Or, la plupart des publications consacrées à des collectionneurs et donc à caractère monographique, ont été trop souvent sélectives, car limitées à la seule étude du goût des collectionneurs pour la peinture³⁵, laissant de côté ce qui faisait, comme nous l'avons dit, l'originalité même de la plupart des cabinets au XVIII^e siècle, leur éclectisme³⁶. Aussi peut-on appliquer au XVIII^e siècle le constat fait par Antoine Schnapper à propos des collections des « Curieux du Grand Siècle », à savoir que « c'est l'association des curiosités les plus diverses chez le même amateur qui forme la règle quasi générale et qui s'impose à l'historien³⁷ ». Les collections mixtes constituent la norme, même si l'on voit apparaître dans la seconde moitié du siècle quelques cabinets spécialisés, notamment dans le domaine des arts graphiques. Aussi, l'histoire des collections constitue un remarquable observatoire des curiosités de l'homme du XVIII^e siècle, de son attitude à l'égard du passé, de la diffusion des connaissances et de l'évolution de la pensée. À ce titre, l'histoire des collections est « inséparable de la naissance d'une culture savante qui s'applique à attribuer les objets à des classes bien définies, à établir leur lieu et leur date de fabrication³⁸ » et se situe donc à l'interaction entre espace et savoir. Mais pour chercher à expliquer les mutations de l'intérêt de l'homme des Lumières, il faut bien prendre en compte, comme l'écrivait Gusdorf, « le fait que telle ou telle science est à l'ordre du jour en un moment donné ne résulte pas d'un caprice collectif, ou d'un hasard épistémologique. Les intérêts de chaque époque expriment la remise en question de son régime intellectuel³⁹... ». Aussi, l'histoire des collections est-elle loin d'être linéaire. Au cours du XVIII^e siècle, les champs de la curiosité s'étendent à de nouveaux domaines, alors que dans le même temps, on constate la mutation de certains de ces champs dont la moindre n'est pas la transformation des cabinets de curiosités postrenaissants en cabinets d'histoire naturelle et de physique, caractérisés par leur classement méthodique. « L'intérêt pour les choses rares céderait la place à l'engouement pour l'histoire naturelle, ce qui n'est pas du tout la même chose, la physiognomie des cabinets se modifie en conséquence⁴⁰. » Toutefois, plus qu'un champ du savoir, l'histoire naturelle devient alors un véritable phénomène social et culturel comme l'a montré jadis Daniel Mornet dans une étude pionnière⁴¹.

La multiplicité des territoires à explorer doit donc inciter à la plus grande prudence car les méthodes d'approche sont fondamentalement différentes qu'il s'agisse par exemple des cabinets de médailles ou des cabinets naturalistes.

S'agissant des premiers, comme le souligne Alain Schnapp : « La pratique antiquaire des XVII^e et XVIII^e siècles se caractérise par une extrême diversité d'approche et de pratiques⁴². » Quant aux seconds, il importe de s'interroger « sur la notion contemporaine de science, sur ce qu'elle implique et sur ce que l'on peut en espérer⁴³ ». Aussi face à la diversité des sujets à aborder et à la masse documentaire qui nous en livre les clefs, ce livre ne saurait avoir d'autre ambition que de réunir et d'interroger des informations nombreuses mais jusque-là éparses sur un phénomène d'une grande ampleur.

Dès lors, une question centrale d'ordre méthodologique s'est posée : comment rendre compte de cette diversité d'une manière efficace, sans être par trop schématique ni contestable, et sans briser cet « Esprit de la collection » qui n'est autre que la prétention à la connaissance universelle que poursuivaient les hommes du XVIII^e siècle ? K. Pomian brillant défricheur du sujet prenant précisément pour exemple l'ouvrage d'Antoine Schnapper se demandait si l'on peut : « légitimement adopter une démarche thématique et isoler les différentes composantes des collections qu'on étudie, ou faut-il s'en tenir à une démarche chronologique qui permet, certes, de présenter chaque collection dans son intégralité, mais qui rend difficile la mise en lumière des changements de différents domaines de la curiosité et de leurs interférences réciproques⁴⁴? ». Une telle approche dont on peut certes discuter, voire contester la validité, ne nous a pas paru constituer un écueil pour rendre compte du phénomène aussi ample du « collectionnisme » dans la France des Lumières, dans sa diversité comme dans ses évolutions. Pour brosser un tableau aussi exhaustif et exact que possible et rendre compte d'une époque qui donne à la pratique de la collection une nouvelle dimension sociale, économique et culturelle, il nous est apparu qu'il fallait prendre en considération l'ensemble des champs d'intérêt des curieux du XVIII^e siècle que reflète le caractère encyclopédique de bon nombre de cabinets présentant conjointement les productions de l'art comme celles de la nature sous toutes ses formes. Parti pris qui revient à récuser le critère discriminant mis en place depuis Clément de Ris en 1864 dans un discours érudit qui tendait à restreindre le champ de la collection aux seuls objets qui relevaient de la notion d'art, rejetant ainsi des pans entiers de la curiosité, l'histoire naturelle et la numismatique qui « rendent à l'histoire des services signalés, mais n'intéressent l'art que par occasion⁴⁵ ». Clément de Ris réaffirmant que « le mérite d'art doit être la valeur dominante ».

Comme l'indique le titre de cet ouvrage, nous nous sommes précisément attaché à observer le phénomène du collectionnisme au temps de l'Encyclopédie, en envisageant

le spectre le plus large possible des intérêts des collectionneurs du XVIII^e siècle : les spécimens de l'histoire naturelle (minéraux, végétaux, coquillages...), les objets exotiques (armes, objets et « habits des sauvages »), dont la place est étudiée ici à la suite des précédents, comme d'ailleurs ils étaient placés dans les cabinets d'histoire naturelle tout au long du XVIII^e siècle, les petites antiquités, médailles et pierres gravées, les dessins et les estampes, sans oublier la sculpture.

Ces considérations nous amènent à envisager naturellement les sources que nous avons utilisées pour reconstituer cette histoire.

HÉTÉROGÉNÉITÉ, DISPERSION ET RARETÉ DES SOURCES

■ Pour envisager cette étude, les sources textuelles traditionnelles (inventaires après décès, catalogues de vente, correspondances érudites, presse périodique, littérature scientifique et de vulgarisation) restent presque les seules ressources dont dispose l'historien de l'art, les sources visuelles étant trop peu nombreuses dans le contexte français. S'agissant des collections naturalistes et davantage encore de la numismatique, la matière est certes abondante, mais très dispersée. Là encore nous avons été confronté à de grandes disparités en fonction des domaines. Pour envisager l'étude des cabinets d'antiquités et de médailles ou bien encore celle des collections naturalistes, nous avons extrait le plus grand nombre d'informations de cette source de première main que sont les correspondances d'érudits aujourd'hui bien étudiées⁴⁶ telles celles d'Esprit Calvet en Avignon, du marquis de Caumont ou du numismate parisien Pellerin, ou celle du nîmois Séguier⁴⁷. Toutes ces correspondances et bien d'autres, plus fragmentaires et surtout moins connues, sont les véritables « archives du collectionnisme », une source d'information de premier ordre pour entrer « en sympathie » avec ces curieux du XVIII^e siècle. Toutes sont d'une extraordinaire richesse et permettent d'envisager au plus près la *praxis* de la collection et ses différentes étapes : la quête, l'acquisition, l'identification, la sociabilité autour des objets, la communication, la publication... Le naturaliste nîmois Jean-François Séguier a fort bien synthétisé cette pratique lorsqu'il écrit que « l'histoire naturelle demande un commerce mutuel⁴⁸ », allusion à des échanges épistolaires doublés de l'échange d'échantillons naturels. Comparativement à la richesse des circulations épistolaires qu'a générée la « République des antiquaires », on ne peut que regretter la relative carence des échanges entre amateurs d'estampes ou de sculptures, bien moins diserts sur l'objet de leur prédilection. L'histoire des collections, bien au-delà de l'histoire des objets collectés, est donc aussi, au premier chef, l'histoire des réseaux de sociabilité qui

se tissent et dont il faut tirer les fils. Grâce à ces échanges épistolaires, c'est tout un monde, celui de la curiosité au sens multiple du terme, qui resurgit, notamment en ce qui concerne les collectionneurs provinciaux qui, à la lumière des informations livrées, n'apparaissent nullement en reste par rapport aux curieux parisiens, bien au contraire. Ce qui amène à poser un certain nombre de questions. La nature de ces informations, les comportements sociaux et intellectuels qu'elles font apparaître révèlent-ils des différences dans les pratiques de collection « entre l'aristocratie parisienne et les savants provinciaux⁴⁹ » ? Une autre source s'est avérée une fois encore, capitale par sa richesse informative : les catalogues de vente qui permettent de suivre l'évolution du goût, de reconstituer – au moins en partie pour certaines d'entre elles –, la composition des collections petites ou grandes, le prix des objets et leur commercialisation. Dans le cas précis des estampes, le catalogue de vente demeure « un des moyens à privilégier puisqu'il permet de mesurer à la fois "en coupe" et sur le moyen comme sur le long terme, une part importante du marché de la gravure en même temps qu'il permet, la plupart du temps, d'identifier tel ou tel collectionneur au moment de la dispersion de sa collection⁵⁰ ». Il y a cependant deux obstacles à son utilisation : « il s'agit d'une source partielle dans la mesure où ce qu'il reflète ne constitue en fait qu'une partie du commerce de l'estampe et de même pour les collections ; d'autre part, son mode de rédaction (souvent en lots) et le nombre des estampes dans un catalogue (souvent plusieurs milliers) rend son dépouillement et son exploitation aléatoire. [...] Pour ces différentes raisons le catalogue de vente d'estampes est donc une source capitale, mais une source partielle, qui ne rend qu'imparfaitement compte de ce type de collectionnisme⁵¹ ». En ce qui concerne les collectionneurs eux-mêmes, si les préfaces de ces catalogues sont indiscutablement « un des lieux où se construit la figure du collectionneur, où se négocient les rapports entre savants et amateurs et où se fondent les réputations⁵² », sont-ils pour autant une source fiable compte tenu de leur nature et de leur fonction d'instrument de vente et de promotion ? La question se pose, et les informations transmises par ce médium seront confrontées à des sources historiques, dans la mesure du possible. Bien qu'il constitue souvent la seule source dont nous disposions pour connaître la composition et le contenu de bon nombre de ces cabinets, le catalogue de vente n'est qu'une source d'information parmi d'autres. Il faut donc en convenir, malgré des avancées notables, le monde des collectionneurs comme celui des marchands d'estampes nous échappe encore en grande partie⁵³. Or la vente en boutique constituait sans nul doute une part importante de ce marché. Une source essentielle

pour l'histoire du marché de l'estampe a été jusqu'à présent trop peu utilisée : la presse périodique. Celle-ci permet de mesurer, au travers des annonces de publication d'estampes, l'évolution du goût⁵⁴.

Par ailleurs nous avons accordé une attention toute particulière aux ouvrages de vulgarisation qui fleurissent alors en commençant par les guides de voyages. Ceux-ci connaissent précisément à cette époque une mutation qu'a bien soulignée François Moureau lorsqu'il écrit à propos de ce type nouveau qu'est le « Voyage pittoresque », que ces ouvrages « insistent moins dès lors sur les facilités pratiques », mais « accordent davantage de place aux ressources artistiques, qu'offre un pays ou une ville⁵⁵ ». En 1749, le *Voyage pittoresque de Paris* d'Antoine-Nicolas Dezallier d'Argenville et en 1786-1787, le *Guide des amateurs et des étrangers voyageurs à Paris* de Luc-Vincent Thiéry en sont de parfaites illustrations, par la place qui y est réservée aux arts et parmi ceux-ci aux cabinets de collectionneurs. Mais l'enquête devrait être élargie aux descriptions des principales villes de province, nombreuses à cette époque ainsi qu'aux almanachs de grandes villes telle que Lyon, qui signalent souvent les cabinets, notamment de curiosités naturelles. Toutefois notre principale source d'information, surtout pour ces derniers, demeure certains ouvrages de vulgarisation scientifique tel que *La Conchyliologie* d'Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville qui dresse un précieux catalogue des cabinets naturalistes existant dans la seconde moitié du siècle à Paris comme dans les provinces et à l'étranger. L'analyse de la composition des bibliothèques des curieux du XVIII^e siècle nous a également fourni une clef interprétative de première importance afin de déterminer les rapports qui ont pu exister entre la présence de certains ouvrages, dans le domaine des sciences, par exemple, ou celui de l'Histoire, et les orientations et l'économie de certains cabinets.

Il reste sans doute beaucoup de documents à exploiter, mais il faut savoir mettre un terme à toute entreprise et surtout avoir conscience que « nous ne pouvons raisonner que sur ce que nous savons, et ce que nous savons dépend d'un cône d'information limité⁵⁶ ».

S'agissant des cabinets eux-mêmes, les ensembles conservés, du moins en France, sont exceptionnels aujourd'hui. L'histoire et ses aléas ont malheureusement causé l'éclatement des collections privées du Siècle des lumières et irrémédiablement dissout l'esprit des collections avec d'une part la saisie des cabinets institutionnels et privés durant la période révolutionnaire et d'autre part la partition instaurée par la Révolution et son héritage entre musées d'art et galeries d'histoire naturelle. Le cas des derniers cabinets naturalistes formés dans les ultimes années de l'Ancien Régime

est particulièrement éclairant : ils ont été liquidés *de facto* par leur confiscation au profit du Muséum à la faveur de la saisie des biens des émigrés et condamnés⁵⁷. Et il faut bien voir que si les musées actuels sont souvent les héritiers de certaines de ces collections privées, ils en constituent souvent aussi le *terminus ante quem* car la matière dont celles-ci étaient formées et l'esprit dans lequel elles avaient été rassemblées ont disparu avec leur passage à l'institution muséale mettant ainsi fin à une histoire individuelle et en ouvrant une autre, collective et patrimoniale. Il n'en demeure que quelques rares vestiges, bien connus, tels que le cabinet La Faille à La Rochelle⁵⁸ ou celui, reconstitué, de Jean Hermann à Strasbourg⁵⁹. Nous pourrions en dire tout autant de certaines collections de dessins ou d'estampes qui, en passant dans le domaine public, reclassées et réorganisées, ont perdu leur identité propre.

La masse des matériaux manuscrits et imprimés à consulter était considérable et très dispersée. Il a donc nécessairement fallu faire des choix. Mais il s'agissait avant tout, dans notre esprit, de chercher à combler une lacune. Loin de nous pourtant l'idée – utopique autant que d'une grande prétention – de donner ici la synthèse définitive sur un sujet aussi vaste et polymorphe. Nous nous proposons donc de dresser avec le présent livre un état des lieux provisoire sur le « collectionnisme » français au XVIII^e siècle, à l'exception du goût pour la peinture que nous avons étudié par ailleurs⁶⁰. Des études de détail, notamment sur les cercles et les milieux provinciaux encore largement sous-étudiés⁶¹ – à l'exception notable des collections de la France méridionale⁶² – viendront assurément l'amender dans un temps plus ou moins bref car l'histoire des collections est un chantier constant. Précisons enfin qu'il ne sera question dans ce livre ni des collections royales, bien étudiées par ailleurs⁶³, ni des cabinets des institutions religieuses, dont l'archétype est le fameux cabinet de l'abbaye Sainte-Geneviève⁶⁴.

Nous avons conscience qu'il s'agit d'une entreprise ambitieuse et non dépourvue de risques. Notre souhait est donc que ce livre nous aidera à comprendre « Quel est ce sentiment, ou plutôt ce désir de connaître tout ce qui se présente à nous, lors même qu'il ne paraît avoir aucune influence sur notre bien-être ? ce désir vif, qui de proche en proche, nous porte à connaître ce qui se fait dans les globes les plus reculés ? cette passion d'apprendre des choses rares, extraordinaires, est vraiment ce qui distingue l'homme ; il veut savoir l'histoire ancienne, et l'histoire de son quartier ; cette curiosité est à la base de toutes les connaissances qui ont enrichi son intelligence : il ne fait rien de noble sans cette passion⁶⁵. » Aussi, cet ouvrage se veut-il avant tout une invitation à une exploration de l'univers des collectionneurs.

Notes

1. Dans BLANC, 1857, I, p. VII.
2. BONNAFFÉ, 1884, p. I.
3. POULOT, 2016, p. 11.
4. SIMON, 2008, p. 13.
5. POULOT, 2005, p. 432.
6. Voir en dernier lieu FRIPP, GORSE, MANCEAU et STRUCKMEYER, 2016.
7. Question envisagée récemment pour le contexte romain par FEIGENBAUM, 2014; pour l'Allemagne par GAEHTGENS et MARCHESANO, 2011; et pour la France par P. MICHEL, 2009-1, p. 131-159.
8. Depuis l'ouvrage pionnier de SCHLOSSER, 1908, *Kunst-und Wunderkammern der Spätrenaissance*, trad. Falguieres et Marignac sous le titre *Les Cabinets d'art et de merveilles de la Renaissance tardive*, Paris, Macula, 2012, jusqu'aux travaux très récents initiés par le groupe de recherche Curiositas animé par Myriam Marrache-Gouraud, Pierre Martin et Dominique Moncond'huy, [<http://curiositas.org>]. Nous renvoyons notamment au catalogue de l'exp. POITIERS 2013-2014. Voir également LUGLI, 1998; GROTE (dir.), 1994, plus particulièrement p. 61-106 et 191-207; OLMI, 1992 et FINDLEN, 1994; et IMPEY et MACGREGOR (dir.), 2017.
9. SCHNAPPER, 1988-2.
10. POMIAN, 1976, rééd. dans K. POMIAN, 1987, p. 143-162.
11. Voir notamment CAVALIER et MONTECALVO, 2007; KRINGS et VALENTI (dir.), 2010; BERLAN, CHAPRON, LUCIANI et LE THIEC (éd.), 2017. Voir également CAVALIER, 2010-1, p. 31-52.
12. ROCHE, 2017, p. 12.
13. Voir le travail pionnier de LAISSUS, 1964, p. 660-712.
14. LAFONT (dir.), 2012.
15. VUILLEMIN, 2009.
16. Voir notamment FOWKES TOBIN, 2014 et pour la France LAFONT (dir.), 2012; et GUICHARD, 2012, p. 150-163.
17. HENDERSON, 2015 ou FOWKES TOBIN, 2014.
18. SARMANT, 2003; GUILLEMAM, 1992, p. 201-226; et VEILLON, 2008.
19. CASTELLUCCIO, 2013.
20. BAKER, KORNER, NAGINSKI et SCHERF, 2011, p. 21 (constat établi par G. Scherf). Voir cependant PENNY et SCHMIDT (dir.), 2008; et pour la France, DOSTERT, 2001-1, p. 165-183; SCHERF, 2003, p. 16-21; et P. MICHEL, 2007-1, p. 141-169.
21. Il n'existe à ce jour aucune synthèse sur le sujet. Nous avons nous-même esquissé une approche du sujet dans P. MICHEL, 2006, p. 169-220. Le « collectionnisme » de dessin a fait l'objet d'un numéro spécial de *Master Drawings*, vol. XLV, n° 1, « French Collectors before 1800 », 2007. Voir également la thèse de CHAMBON, 2019.
22. Voir BACOU, 1967; ROSENBERG, 2011 et 2019; HATTORI, 1998-1; LABBE et BICART-SEE, 1996; ARQUIÉ-BRULEY, LABÉE et BICART-SÉE, 1987; et MEJANÈS, 1983.
23. PLOMP, 2001.
24. Auteur d'une étude intitulée « Collections et collectionneurs d'estampes de 1780 à 1880, d'après les catalogues de vente », dans PRETI-HAMARD et SENECHAL, 2005, p. 243-255.
25. *Mercure de France*, janvier 1740, p. 47-50. « Lettre sur l'amour & la connaissance des Beaux Arts, écrite de Paris au mois d'Août 1739 ».
26. Paris, Bibliothèque de l'ENSBA, Ms 329. Gault de Saint-Germain, « Souvenirs de quelques amateurs du XVIII^e siècle », p. 92.
27. POMIAN, 1987-2, p. 143 et 144.
28. Voir notamment TILLEROT, 2010; BUSSMANN, 2012; et DECOBECQ, 2008.
29. BOISSIER, 1871, p. 460 et 461.
30. CAVALIER (2000, 2002, 2007, 2010-1, 2010-2 et 2013); et plus récemment CHAPRON, LUCANI et LE THIEC (dir.), 2017.
31. Ce que n'avait pas fait SCHNAPPER dans sa somme érudite consacrée aux *Curieux du Grand Siècle* (1988-2 et 1994).
32. LAISSUS, 1964, p. 659.
33. Nous emploierons toutefois également le mot « collectionneur », à dessein et par commodité, bien que nous soyons parfaitement conscient du fait que ce mot n'existe pas au XVIII^e siècle, puisque sa première apparition ne remonte pas au-delà du XIX^e siècle.
34. DIDEROT, éd. 1994, p. 737.
35. Voir notamment BAILEY, 2002 et notre propre étude MICHEL, 2010.
36. Seul peut-être le champ des collections d'histoire naturelle a connu une avancée significative avec les ouvrages de DAUGERON, 2009; et de LACOUR, 2014.
37. SCHNAPPER, 1988-2, p. 14.
38. SCHNAPP, 2009.
39. GUSDORF, 1972, p. 261.
40. POMIAN, 1987-2, p. 65.
41. MORNET, 1911.
42. SCHNAPP, 2009.
43. SIMON, 2008, p. 17.
44. POMIAN, 1993, p. 1382.
45. CLEMENT DE RIS, 1864, chap. I, « La curiosité », p. 4.
46. Voir notamment la publication de la correspondance de Jean-François Séguier, [seguier.org]. On mentionnera également le projet FINA (Fontes Inediti Numismataque Antiquae) placé sous l'égide de l'Académie royale de Belgique et de l'Oesterreichische Akademie der Wissenschaften qui se donne pour objectif de publier les correspondances numismatiques avant 1800.
47. Consultable sur [seguier.org]. Voir CHAPRON et PUGNIERE (dir.), 2019.
48. Paris, Bibliothèque nationale de France (BnF), Ms NAF 6573, f° 53. Lettre de Séguier à G. Amoreux, 13 décembre 1755.
49. CHAPRON, 2008, p. 49.
50. JOBERT, 2005, p. 246.
51. *Ibid.*, p. 248.
52. CHAPRON, 2008, p. 49. Voir sur cette question l'article de GUICHARD, 2003, p. 33-43 et la même, 2008, p. 108-112.
53. On soulignera comme un instrument de recherche l'ouvrage de référence de PREAUD, CASSELLE, GRIVEL et LE BITOUZÉ, 1987.
54. Le commerce de l'estampe est très largement présent dans le *Journal de Paris*, le *Mercure de France* ou bien encore dans *L'Avant-Coureur* ou les *Affiches, Annonces et Avis divers*.
55. MOUREAU, 2005, p. 30.
56. SIMON, 2008, p. 17.
57. DAUGERON, 2009, p. 341.
58. MOREAU et CAUDRON, 2015.
59. Voir LESCURE, BOUR et INEICH, 2009, n° 130-131, p. 1-21; VETTER, 1990, p. 1536; VIEL, 1989, p. 30-33; et RUSQUE, 2016, 2017 et 2019.
60. P. MICHEL, 2010.
61. À notre connaissance, seuls les milieux provençaux et pour le Languedoc, Montpellier ont fait l'objet de travaux récents. Voir en particulier pour cette dernière ville CESAR, 2013 et pour la région lyonnaise l'étude prospective de PEREZ, 1980, p. 43-52.
62. Voir notamment BROCKLISS, 2002; CAVALIER et MONTECALVO, 2007; et KRINGS et VALENTI (éd.), 2010.
63. CASTELLUCCIO, 2002.
64. Celui-ci fait l'objet de nombreuses et riches descriptions dans les guides de Paris du XVIII^e siècle tel celui de Germain Brice, 1752, t. II, p. 508-513.
65. MERCIER (éd.), 1999, t. IV, p. 1006 et 1007.